

Aquin, un suicide qu'on n'a pas fini d'autopsier

Gordon Sheppard et Andrée Yanacopoulo, *Signé Hubert Aquin*,
Montréal, Boréal Express, 1985, 353 pages

Mario Pelletier

Volume 27, Number 5 (161), October 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60424ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pelletier, M. (1985). Review of [Aquin, un suicide qu'on n'a pas fini d'autopsier / Gordon Sheppard et Andrée Yanacopoulo, *Signé Hubert Aquin*, Montréal, Boréal Express, 1985, 353 pages]. *Liberté*, 27(5), 175–180.

MARIO PELLETIER

AQUIN, UN SUICIDE QU'ON N'A PAS FINI D'AUTOPSIER

Gordon Sheppard et Andrée Yanacopoulo, Signé Hubert Aquin, Montréal, Boréal Express, 1985, 353 pages.

N'en déplaise à la petite famille frileuse de nos Lettres, Sheppard et Yanacopoulo nous ont rendu un grand service en ramenant le cadavre d'Aquin à la surface de l'actualité. Il me semble qu'on avait rangé son souvenir un peu trop vite dans la commode de nos chers défunts. Car on n'a pas encore rendu justice à l'œuvre de cet écrivain singulier, qui ne sera peut-être ni reconnu à juste titre ni pleinement compris avant plusieurs décennies.

Signé Hubert Aquin se lit comme un roman policier; d'ailleurs, les auteurs l'ont sous-titré «Enquête sur le suicide d'un écrivain». Le livre s'ouvre sur l'acte lui-même livré dans sa brutale occurrence avec la précision d'un procès-verbal: le 15 mars 1977, vers 14h10, dans l'allée qui mène au collège Villa-Maria, un homme gare sa voiture Granada rouge et se tire un coup de revolver qui lui défonce la tête.

S'ensuit la longue enquête en rétrospective, véritable interrogatoire littéraire et psychologique que mène le cinéaste Gordon Sheppard auprès de la compagne d'Aquin, Andrée Yanacopoulo, avec, en outre, une foule d'indices et de signes puisés dans l'œuvre de l'écrivain ou ailleurs. On revient plusieurs années en

arrière: la rencontre d'Aquin et de Yanacopoulo en 1963 dans un appartement d'Outremont, leurs échanges sur le suicide qui les intéresse tous deux, elle intellectuellement, lui existentiellement. En 1964, il se lance dans l'action terroriste, du moins l'essaie-t-il. Arrestation, emprisonnement, confinement à l'Institut psychiatrique Prévost, et rédaction de *Prochain épisode*, qui consacre l'échec de l'action par l'entrée en littérature (dérivation des énergies de l'action dans l'explosion des fantasmes littéraires).

Désintégration au ralenti

Tout porte à croire que l'œuvre littéraire sera dès lors pour Aquin une sorte de désintégration graduelle, comme une bombe qui explose au ralenti entre ses mains durant une dizaine d'années (dix ans exactement séparent *Prochain épisode*, commencé en 1964, de *Neige noire*, terminé en 1974). Des jalons importants dans ce chemin d'entropie: en 1967, l'épilepsie; en 1971, un œil crevé (il vient d'écrire un télé-théâtre sur Oedipe); en mars de la même année, tentative de suicide à l'hôtel Reine-Elizabeth après une période de chômage, de dépression, de mésentente conjugale, etc.; en 1974, désir de suicide après son dernier roman achevé, *Neige noire*; en 1975, entrée aux éditions de La Presse, et rupture fracassante l'année suivante, après moult démêlés avec Hurtubise et Lemelin; et le retour au chômage, un chômage désœuvré qui accentue la pente fatidique de l'auto-destruction. Tout cela serait bien misérable s'il n'y avait eu, dans les entrefaites, une œuvre d'une originalité géniale, par son style et sa profondeur, et qui transfigure l'échec.

Ce qui m'a frappé dans le livre, c'est l'évolution en parallèle des projections artistiques et suicidaires à partir de la rencontre d'Aquin avec Yanacopoulo, comme si celle-ci avait été l'accoucheuse des tendances latentes, sorte d'Ariane à l'envers: car elle a conduit le héros au labyrinthe de sa mort, et Aquin fut ce Thésée national qui s'est immolé devant le Minotaure insaisissable, irrépressible, de notre défaite histori-

que. Un Thésée christique, dont on n'a pas fini de compter les os.

Christique en effet, Aquin a porté jusqu'au bout, à mort, la croix d'une fatigue culturelle du Canada français qu'il avait brillamment démontrée au début des années soixante, en pleine effervescence de la Révolution tranquille. (Il aura, de même, l'indécence de se flamber la cervelle quelques mois après la prise du pouvoir par le PQ, comme un oiseau de mauvais augure qui tombe au milieu de la fête, sinistre accusation d'échec que sa génération ne lui pardonnera pas; et il est assez révélateur que les Camille Laurin et cie aient ignoré ses appels à l'aide dans les derniers mois de sa vie.)

Il se situe, de fait, dans le prolongement des Nelligan et Saint-Denys Garneau, dont il a poussé jusqu'en ses ultimes conséquences la trajectoire d'aliénation. On pourrait le montrer *ad nauseam*. Mais l'absolue façon avec laquelle il a vécu les déchirements et les ambiguïtés de l'identité québécoise l'ont amené à creuser le questionnement ontologique à des profondeurs vertigineuses, où toute réalité — même celle de l'écriture — est remise en cause, des profondeurs encore rarement atteintes en littérature québécoise et qui le situent d'emblée, universellement, parmi les grands questionneurs de la condition humaine.

Aquin et Mishima

Sa vie et, plus spécifiquement, la mort qu'il a choisie s'inscrivent, en outre, dans une démonstration héroïque de l'échec, dans une accusation du néant de l'existence, qui sont des phénomènes très contemporains, liés en grande partie à des «fatigues culturelles» analogues à celle du Canada français. Beaucoup d'écrivains se suicident de par le monde, et de plus en plus, dirait-on. Mais quand on cherche un frère de suicide à Hubert Aquin, c'est le romancier japonais Yukio Mishima qui vient à l'esprit.

Mishima se fit hara-kiri en novembre 1970, à la suite d'une tentative plutôt théâtrale de coup d'Etat.

Comme Aquin, il se donna la mort froidement, après l'avoir préméditée longtemps à l'avance. Les deux romanciers furent, chacun à leur manière, des sortes de samourais, terroristes et kamikazés de l'indépendance nationale, en même temps que des artistes audacieux et accomplis. Littérature et politique, fiction et réalité étaient chez eux inséparables.

D'ailleurs, entre *Neige noire* et *Neige de printemps* (le premier volume de *La Mer de la Fertilité*, la tétralogie de Mishima), il y a plus qu'une homonymie: la conscience aiguë d'un monde qui se distingue mal du néant et qui, s'il y réussit jamais, y retombe fatalement. Mais du néant bouddhique du Japonais au vide existentiel, chrétien somme toute, du Québécois, les différences sont significatives. Elles tiennent à la culture, à l'environnement national, à l'imaginaire collectif et individuel. Elles expliquent, pour une bonne part, la mort solitaire, clandestine, de l'un, et le cérémonial suicidaire éclatant de l'autre. Bien au delà de ces différences cependant, les morts de Mishima et d'Aquin sont proches parentes: elles témoignent d'un combat quasi universel pour l'intégrité culturelle face aux énormes machines niveleuses de l'époque.

L'échec littéraire

Dans un essai par ailleurs remarquable, *l'Imaginaire captif*, René Lapierre faisait ressortir il y a quelques années l'échec littéraire d'Aquin dans la logique d'une certaine conception (moderne) de la littérature, en l'accusant de tourner en rond dans des jeux de miroir à l'infini, des faux-fuyants, des ambiguïtés qui tournent à la palinodie. «Ne s'agit-il pas là, à la limite, disait Lapierre, d'une opération tout à fait contraire à la définition globale du texte de la modernité, et d'un projet qui échappe à son essentiel désir de décroïsonner l'imaginaire, d'empêcher l'écriture de revenir à une formulation finie, circulaire, du langage et du monde?»

A mon avis, Aquin a réussi magistralement, avec philosophie et grand style, à éprouver et montrer les

limites de l'écriture: ce qui est très moderne. Comme le faisait remarquer un Maurice Blanchot, dont Lapierre se réclame beaucoup, «la littérature va vers son essence, qui est la disparition». Or qu'a fait Aquin, sinon vivre exemplairement cette maxime?

Il fut une sorte de Mallarmé du roman, mais il y eut aussi du Baudelaire catholique chez lui, cultivant les fleurs du mal de sa fiction, tout en étant rongé par des remords et des scrupules peu «modernes», comme le révèle Mme Yanacopoulo. («La seule chose à laquelle je tiendrais, c'est d'être inhumé en terre catholique»; «Le Dieu que j'ai prié dans mon enfance, et retrouvé bien tard après, pardonne sûrement aux suicidés».)

D'autre part, il s'est inscrit passionnément dans son temps, il a fait corps avec l'accélération de l'histoire en accélérant sa propre histoire et la précipitant d'un coup à sa fin. Le mot clé pour comprendre l'écriture d'Aquin serait peut-être la vitesse de la représentation. Un imaginaire qui parcourt le monde à vive allure, ouvrant et refermant des images, des scènes, en enfilade, avec des fragments de vie qui apparaissent et disparaissent, se télescopent, visions syncopees, fragmentaires, du pare-brise ou du rétroviseur, et finalement relativité de tous ces espaces vus, évoqués, parcourus, anéantissement de la substance des lieux et des personnages dans la vitesse et la succession perpétuelle, monde qui s'abolit au fur et à mesure qu'il se crée: telle pourrait se définir la fiction aquinienne.

Dans le fond, je me fiche pas mal de ce qu'Aquin a été ou n'a pas été: qu'il ait été invivable et suicidaire, qu'il ait eu des malaises névrotiques ou des complexes de colonisé (et là-dessus le livre de Shepard-Yanacopoulo en donne à voir!) m'importe peu. Seule m'intéresse son écriture, et la rédemption impossible qu'il y chercha, à la fois comme colonisé politique et «*underdog*» culturel dans l'Amérique triomphante d'après-guerre.

Il n'a pas voulu des arrangements que la très grande majorité, même parmi les artistes, négocie

avec le système pour être menée plus confortablement à la mort. Il avait éprouvé la vanité de la parole, l'ambiguïté du verbe humain, et surtout la parfaite inutilité de l'écrivain artiste. «Le texte ne remplit pas la page, pas plus que l'être humain n'occupe la plénitude de son champ existentiel»¹.

1. Blocs
erratiques,
p. 269.

Il n'avait plus rien à dire, il s'est tu-é.

Au fond, comme disait l'antique Tertullien, «toute notre affaire en ce monde, c'est d'en sortir au plus tôt». Et tout le reste est littérature, réussie ou pas.